

EMMANUEL KATTAN

NOUS SEULS

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

NOUS SEULS

Emmanuel Kattan

NOUS SEULS

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2008
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Kattan, Emmanuel, 1968-

Nous seuls

ISBN 978-2-7646-0568-4

I. Titre.

PS8621.A68N68	2008	C843 ³ .6	C2007-942491-0
PS9621.A68N68	2008		

Our path is a meandering thread which we follow, disoriented, unknowingly crisscrossing back to where we were, unsure whether we are forging ahead or heading back — and when we die, God pulls the thread and suddenly our whole life becomes one straight line.

VANUDRINE SINHA

Battersea, Londres, le 6 novembre 2001

Un homme et une femme se promènent le long de la Tamise avec un enfant. Dans son poing droit, le garçon — qui peut avoir trois ou quatre ans — tient fièrement la clé de la voiture de son père et sautille de temps à autre pour voir passer les bateaux de l'autre côté du parapet. Pour narguer ses parents, il s'arrête parfois et fait mine de lancer la clé dans le fleuve. Au bout de la quatrième fois, la mère tente de la lui ôter des mains, mais trop tard : l'enfant l'a lancée de l'autre côté du mur. Les parents se penchent aussitôt, et aperçoivent la clé quatre mètres plus bas, coincée entre deux rochers. Le père avance silencieusement jusqu'à une échelle menant à la berge. En marchant sur les galets couverts de limon, il observe les objets rejetés par la marée : un poisson décharné que dévorent des mouches noires, une bouteille en plastique remplie d'algues, une chaussure, un vieux tapis, une pile électrique, une tétine boueuse. Arrivé près des rochers, il ramasse soigneusement la clé avec son mouchoir de

poche. En retournant vers l'échelle, il remarque de nouveau la chaussure. Elle pointe vers le ciel, le talon enfoncé dans la boue. Intrigué, il s'approche pour la faire basculer du bout de son pied. Il sent une résistance et c'est alors qu'il constate que se profile sous la surface glauque de l'eau la pâleur d'un corps. Il croit reconnaître les contours d'une femme : les cuisses rondes, la poitrine affaissée et, encadrant un visage masqué par les algues, une longue chevelure blonde. Il reste quelques secondes immobile, le regard fixé sur la chaussure. C'est la voix de l'enfant qui le rappelle au monde. Debout sur le mur de pierre, radieux, il lui montre son nouveau ballon. Le père se met à courir vers l'échelle, glissant sur les galets, s'enfonçant les pieds dans la boue. Arrivé au sommet de l'échelle, haletant, il murmure à sa femme : « C'est affreux, il y a un corps ! » Elle le regarde, interdite. « Je t'assure, il y a une femme morte sur la berge. » Elle hésite encore quelques instants, elle ne l'a jamais vu aussi blême. Elle lui fait signe de rester avec l'enfant et s'éloigne en cherchant son téléphone cellulaire dans son sac à main. Au bout de quelques minutes, elle revient et lui chuchote à l'oreille : « C'est bon, la police arrive. » L'enfant tire sa mère par la manche :

— Qu'est-ce qu'il a, papa ?

— Il est un peu fatigué, mon chéri, ne t'inquiète pas.

— Papa malade ! Papa médicaments ! s'écrie l'enfant.

Elle regarde l'enfant, un mince sourire sur ses lèvres :

— Oui, mon chéri, ton père ne se sent pas très bien. Maintenant, on rentre à la maison.

* * *

New York, le 18 septembre 2000

En fin de compte, je serai un peu triste de quitter New York. J'ai fini, malgré tout, par m'attacher à cette ville. Lorsque je suis arrivée, il y a neuf ans, New York n'était pour moi qu'un refuge, une ville froide et sans attraits. Je me sentais perdue et j'étais soulagée de ne rien trouver dans cette ville qui puisse me permettre de me retrouver. À New York plus qu'ailleurs, on n'existe pour personne si on n'existe pas d'abord, démesurément, pour soi-même. Et moi, j'avais cessé de vouloir, j'étais devenue une sorte d'automate qui errait sans but et sans désir dans les rues grouillantes, passait ses après-midi dans un Starbucks à regarder les gens aller et venir, et s'effondrait le soir devant la télévision, imprégnée de mots et de rires que je comprenais à peine. Lorsque je regardais en moi, je ne voyais que du passé, l'immensité de ce que j'avais perdu. L'avenir, c'était l'avenir avec lui. Sans lui, il ne me restait que mes souvenirs.

Mais peu à peu, je me suis faite à ma nouvelle vie. J'ai commencé à travailler à la galerie de papa, dans SoHo. J'organisais des réceptions, je fréquentais les artistes que nous aidions à lancer, je sortais beaucoup.

New York ne me paraissait plus aussi hostile. Je continuais de m’y sentir étrangère, mais j’étais fascinée, presque séduite, par ces avenues gigantesques, ces canyons de béton, l’immensité de ces perspectives où les êtres humains se sentent écrasés, minuscules, insignifiants. Les New-Yorkais eux-mêmes me semblaient moins antipathiques. Au lieu de les juger, je cherchais à me reconnaître en eux. Moi aussi, j’étais un peu décalée, un peu perdue, obsédée par moi-même et toujours prête à m’inventer une nouvelle vie. J’observais l’entourage de mon père, tous ces artistes qui naviguaient de rêve en rêve, comme si leur passé, de plus en plus lourd, n’était pas un obstacle, comme s’ils en étaient toujours à leur premier essai — et je me disais qu’au fond je n’étais pas très différente d’eux.

Ce qui me manquera le plus, ce n’est pas la ville, mais les souvenirs que j’y laisse. Ce sont tous ces lieux qui, peu à peu, sont devenus mon paysage quotidien : les boutiques de Chelsea, les librairies pleines de dédales près de Washington Square, le marchand de fruits à qui j’achetais une banane tous les matins en me rendant à la galerie. Je me souviendrai de Dylan’s Candy Bar, où, par nostalgie pour les bonbons de mon enfance, j’allais de temps à autre faire ma réserve de jujubes, et de ce café italien de l’avenue York, où l’on vendait, à en croire l’affiche, les « meilleures glaces de ce côté-ci de Milan ». Je me rappellerai mes lectures au bord de cet étang bordé de saules, à Central Park, et mes promenades, le soir, le long d’East River. Je me souviendrai aussi de la majesté inquiétante de Brooklyn Bridge, que je ne tra-

versais jamais sans penser comme il aurait été facile d'enjamber le parapet pour sauter dans le fleuve.

New York, le 20 septembre 2000

Deux heures et demie du matin. Je n'arrive pas à dormir. C'est peut-être l'excitation du départ. Je suis probablement plus inquiète que je ne suis prête à me l'avouer.

J'ai essayé de me rendormir devant la télé. Sans succès. J'ai regardé un film d'horreur des années soixante. À l'époque, il aurait probablement été naturel de le trouver mauvais. Mais le temps donne un certain charme à ce genre de films. Ils deviennent des énigmes à décoder. L'intelligence, l'esprit d'invention, invisibles lorsqu'ils se fondaient dans l'esprit du temps, affleurent soudain comme de lumineuses intuitions, et les pires clichés retrouvent de leur saveur, parce qu'il y a longtemps qu'ils ont cessé d'imprégner notre monde. C'était une histoire abracadabrante. Des pylônes, après avoir été frappés par une force mystérieuse, s'étaient animés et s'étaient mis à marcher sur la ville — une mégapole américaine quelconque —, détruisant tout sur leur passage. De leurs grands bras de métal pendaient des bouts de fils électriques qui fouettaient les habitants au passage. Il y avait des bruits de fer tordu, des étincelles, du feu et surtout des cris. Des femmes affolées couraient dans tous les sens et des hommes braves, flegmatiques, les mâchoires serrées, sauvaient des enfants prisonniers d'immeubles en flammes.

Je me suis sentie reconnaissante, parce que ce film m'a fait rire. Doucement, longtemps, avec plaisir. C'était la première fois depuis la mort de papa.

* * *

C'était l'un des souvenirs sur lesquels Séverine revenait le plus souvent. Un soir d'été, Antoine et elle se promenaient dans les rues de Cannes. Arrivés au bout de la rue d'Antibes, ils avaient pris l'avenue du Maréchal-Juin et avaient abouti dans un petit parc entouré de platanes, où les jeunes mamans du quartier venaient faire jouer leurs enfants l'après-midi lorsqu'il faisait trop chaud pour aller à la plage. Assis sur des balançoires, ils parlaient sans se regarder, les yeux perdus dans la pénombre. Il ne s'était rien produit d'extraordinaire ce soir-là, mais il semblait à Séverine, sans qu'elle puisse dire pourquoi, que quelque chose aurait pu arriver — et que sa vie en aurait peut-être été transformée.

Ils s'étaient rencontrés l'année précédente, pendant l'été de 1989. Envoyés par leurs parents à Cork pour y apprendre l'anglais, ils s'étaient retrouvés les deux seuls Français dans une communauté hétéroclite d'adolescents allemands, espagnols, italiens et japonais. Dès les premiers jours, de petits groupes s'étaient formés et soit par désir de se distinguer, soit simplement par négligence, ils en avaient été exclus. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre très enthousiastes à l'idée de passer leurs

vacances d'été dans une salle de classe, mais ils en étaient venus à accepter la discipline des devoirs, des révisions et des exercices pratiques plus volontiers que les autres. Les parents d'Antoine avaient sacrifié leurs propres vacances pour lui payer ses cours et il ne voulait pas les décevoir. Séverine, quant à elle, songeait à sa carrière et apprendre l'anglais lui paraissait indispensable.

Ils avaient pris l'habitude de déjeuner ensemble et le soir, après les cours, ils se promenaient dans la vieille ville ou bien le long de la rivière Lee. Pour se donner bonne conscience, ils tentaient de communiquer ensemble en anglais. Comme ils le parlaient aussi mal l'un que l'autre, ils n'éprouvaient aucune gêne à inventer des mots et à maltraiter la grammaire, ponctuant leur conversation de mots français lorsqu'ils n'arrivaient plus à se faire comprendre. Ils avaient l'impression de jouer une pièce mal traduite, pleine de contresens, drôle et absurde malgré elle.

Ces dialogues artificiels les avaient rapprochés. L'effort d'employer une langue qui n'était pas la leur avait levé le barrage de règles et de conventions qu'une langue maternelle oblige d'habitude à respecter. Les mots redevenaient pour eux de purs outils, vidés de toute émotion et de toute histoire. Lorsqu'ils décrivaient leurs sentiments en anglais, ils avaient l'impression de parler de quelqu'un d'autre. Ils pouvaient alors se laisser aller à évoquer leur vie intime, leurs conflits avec leurs parents, leurs échecs amoureux sans craindre de paraître ridicules.

Antoine, qui, à dix-sept ans, avait passé l'essentiel

de son adolescence à rêver d'amour et n'avait jamais été plus loin que le baiser, s'épanchait sur la précarité du désir et la fausseté des sentiments. Il parlait beaucoup de l'amour secret qu'il avait cultivé pour une fille de sa classe lorsqu'il était en seconde, de l'espoir qu'avait provoqué en lui une remarque qu'elle lui avait faite pendant le cours de dessin et des hauts et des bas qu'avaient connus ses sentiments depuis. Elle n'était pas particulièrement belle, il le savait, mais il aimait la simplicité de son regard, ses longues mains gracieuses, ses poses nonchalantes. Il était surtout séduit par les demi-sourires qu'elle lui adressait parfois en réponse à ses questions : deux cédilles apparaissaient sur les coins de ses lèvres, lui donnant un air exaspéré et, pensait-il, une certaine noblesse qui l'intimidait et l'excitait tout à la fois. Elle s'appelait Laetitia Bohémier et Antoine prononçait son nom avec un évident plaisir, comme s'il s'agissait là d'un moyen de la lier à lui, de pénétrer sa vie.

Lorsqu'il ne parlait pas de Laetitia, Antoine se questionnait sur lui-même, sur son avenir, sur l'incompréhension de ses parents et de son entourage. Séverine l'écoutait avec curiosité. Mais à la différence d'Antoine, elle ne dépensait plus la même énergie à se soucier de ce qu'elle était pour les autres. Très tôt, Séverine avait abandonné les incertitudes encombrantes qui donnent parfois à l'adolescence son aura de sagesse arrogante et de fierté morose. Elle avait purgé ses rêves de tout ce qu'ils contenaient de démesuré, d'excessif, d'invraisemblable et n'y avait laissé que des aspirations raisonnables, l'image d'une vie confortable et paisible que rien ne

remue. Ayant compris que l'amour, pour être grand, devait également être compliqué, elle s'était construit la vision rassurante d'une relation sans histoire, d'une vie à deux aussi calme et harmonieuse qu'un désert de glace.

L'amour avait pour elle l'allure paisible des habitudes silencieuses, des moments sans relief du quotidien, reproduits à l'infini. Elle prenait plaisir à s'imaginer les menus rituels qui ordonneraient sa vie : petits baisers échangés le matin avant de partir pour le travail, dîners partagés devant la télévision, sorties au cinéma le vendredi soir, matinées du dimanche passées à lire les journaux au lit. En fait, elle ne rêvait pas d'un homme, mais d'un couple, dont la vie sans rides se perpétuerait, confiante, indifférente au monde.

* * *

New York, le 24 septembre 2000

Au début, quand on me demandait pourquoi j'étais venue à New York, je disais que c'était pour rejoindre mon père : « Il m'a offert de venir travailler avec lui à la galerie. » Cette explication semblait satisfaire tout le monde et on cessait bientôt de me poser des questions. Mais en vérité, si j'ai abouti à New York, c'est d'abord parce que je voulais fuir Paris. Il fallait que j'oublie cette brisure, que je m'éloigne de lui et de tout ce qui maintenait son souvenir en moi.

Je voulais recommencer, « tourner la page », comme on dit. Mais pour bâtir une nouvelle vie, il faut avoir des projets. Moi, j'ai vécu toutes ces années à New York le dos tourné à l'avenir. J'étais venue ici pour tuer ma mémoire, mais je laissais sans cesse mes souvenirs refluer en moi. Toutes mes pensées, même les plus banales, finissaient par me ramener à lui. Il était plus présent dans cette ville où il n'avait jamais mis les pieds que dans le quartier de Montmartre, où j'aurais pu le rencontrer à tous les coins de rue. Le passé était plus grand, plus lourd que tous mes rêves.

New York, le 27 septembre 2000

J'ai souvent pensé à la mort de papa. Je m'imaginai réveillée au milieu de la nuit par la sonnerie du téléphone. J'entendais une voix lente et grave, un peu lasse peut-être, me demander : « Pourrais-je parler à M^{me} Judith Thomas ? » Mécaniquement, mais déjà terrifiée, je répondais : « C'est moi. » Et j'anticipais alors, avant de les entendre — et peut-être pour ne pas les entendre, dans l'espoir absurde de les conjurer —, les mots redoutables : « Madame Thomas, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. » Je me voyais debout, la main serrée sur le combiné, incapable de parler. Les mots me paraissaient soudain hors de portée. Et la voix à l'autre bout du fil s'éloignait elle aussi, je n'entendais plus qu'un murmure : « Madame Thomas ? Madame Thomas ! M'entendez-vous ? Avez-vous besoin d'aide ? »

Nous seuls

Les femmes qu'il avait connues, celles dont il aurait voulu être aimé, lui paraissaient maintenant sans vie, sans saveur. Il se demandait comment il avait pu les trouver belles, comment il avait pu les croire si séduisantes. Il tentait de se rappeler leurs visages et se rendait compte maintenant à quel point ils étaient fades, figés dans l'anticipation du plaisir. Le visage de Judith, au contraire, était toujours changeant, il ne se laissait pas absorber par le regard. Antoine l'observait, assise par terre, le dos contre le canapé, plongée dans un roman policier. Calme, son visage semblait sans cesse sur le point de se muer en une nouvelle expression, comme si, inaccessible au désir, il produisait à chaque instant l'instant de sa présence. Même immobile, il contenait une mer de mouvement, comme une plante dont un film en accéléré révélerait tous les infimes changements. Antoine n'avait pas envie de l'embrasser ni de la toucher, il se laissait aller à la contempler, comme hypnotisé. Il avait le sentiment que ce visage sur lequel glissait son regard contenait tout son avenir.

Judith et Antoine, ont connu, un bref moment, l'amour. Puis, tout bêtement, sans trop savoir ni pourquoi ni comment, ils se sont perdus. Neuf ans plus tard, ils se retrouvent et tentent de revivre comme avant.

Ils rêvent de réécrire leur histoire, de brûler les souvenirs qui les déchirent. Mais chacun est obsédé par le passé de l'autre. Le beau rêve se transforme peu à peu en une prison, en une folie à deux, où le lecteur lui-même se trouve irrésistiblement entraîné. Leur délire devient le nôtre, leur jalousie nous tarade. Leur folie meurtrière sert de fil conducteur à ce roman noir, mené de main de maître par un auteur qui sait trouver les mots justes pour décrire aussi bien les intermittences du cœur que le caractère absolu, létal, de la passion.

Emmanuel Kattan vit à New York. Nous seuls est son premier roman.